

L'homme s'enquiert donc de sa parole, mais ce n'est d'abord qu'un vague desir de connaître. Il veut trouver et ne sait pas chercher; il erre sans guide et c'est une analyse instinctive qui lui montre des parties dans le mot, dans ce qui semblait l'élément le plus simple du langage.

La décomposition des mots devait précéder celle des langues. Il y a dans les tribus primitives quelque chose de farouche qui les confine dans une existence isolée; leurs relations rares et presque toujours hostiles ne leur donnent le pressentiment d'aucune fraternité dont ils soient portés à rechercher les titres. Presque tous les peuples antiques se croyaient autochthones, se disaient nés de la terre qu'ils occupaient, comme pour ajouter à leur droit une consécration nouvelle. Ce n'est que plus tard, quand les agglomérations humaines multipliées sont mises dans un contact forcé de voisinage ou sont rapprochées par le commerce, que l'oreille, au milieu des étrangetés d'un langage nouveau, est frappée de certains rapports de sons et soupçonne l'origine commune de deux langues et de deux peuples. Alors seulement commence la science. Mais c'est une œuvre lente et difficile de persuader l'orgueil d'une nation, de le faire consentir à ce que sa langue ne soit plus que le rejeton ou la branche d'un arbre dont les racines sont ailleurs. Varron n'a attribué une origine impossible à tant de mots qui se rattachaient naturellement à des mots grecs, que pour leur épargner la honte d'une filiation étrangère.

Dès qu'elle n'est plus enfermée dans les frontières d'un seul peuple, dans le dictionnaire d'une seule langue, la science de la parole grandit et s'étend, car les rapprochements et les comparaisons se multiplient. Mais, à mesure que l'horizon s'élargit, l'espérance s'exalte et s'emporte bien au-delà. A l'aide d'un instrument encore imparfait, on se flatte de mesurer les champs immenses de l'inconnu, de reprendre à l'oubli